

14-18. La Victoire en chantant. Histoire de la Grande Guerre au travers des chansons de l'époque, Pascal Wion, Paris, Imago, 2013

Jean-Baptiste Murez

DANS **INFLEXIONS** 2014/2 N° 26 , PAGES VIII À VIII
ÉDITIONS **ARMÉE DE TERRE**

ISSN 1772-3760

DOI 10.3917/infle.026.0195h

Date de mise en ligne : 21/06/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-inflexions-2014-2-page-VIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Armée de terre.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

COMPTES RENDUS DE LECTURE



Michel Goya nous immerge dès le début de son ouvrage dans un épisode bien connu des militaires, à Sarajevo au milieu des années 1990 : le lieutenant Heluin et sa section reçoivent l'ordre de reprendre le poste français situé près du pont de Verbanja. Ce chapitre introductif ne révèle pas encore le sujet du livre, mais il plonge le lecteur au milieu d'un combat moderne et récent, décrit avec sobriété mais aussi avec précision. Il sera alors difficile d'interrompre la lecture de ce livre où les nombreux exemples viennent étayer en permanence des idées assez rarement développées dans un essai destiné au grand public.

L'ouvrage a pour vocation de décortiquer la réalité du combat et surtout d'analyser le combattant, cet homme placé au milieu d'un monde destructurant et agressif. L'auteur ne souhaite pas décrire ce héros qu'est le soldat quand il monte à l'assaut. Bien au contraire, il cherche à nous montrer la réalité des comportements dans des situations où surgit forcément la vérité des âmes. Après cette introduction consacrée à une description sans fard de la guerre à travers un exemple finalement intemporel, le colonel Michel Goya nous explique que la réalité du terrain est plus complexe que nous l'imaginons dans notre vision collective.

Le cheminement de l'ouvrage est scientifique et il s'appuie sur une explication thématique parfaitement construite et fondée sur la logique. Alors qu'il détaille la réalité des premiers combats, la place du courage, l'importance de l'expérience et bien d'autres traits du visage de la guerre, il ne manque jamais de resituer sa description du combat dans son contexte hors norme.

Le récit commence alors, aussi cynique qu'organisé autour de l'idée que quelques hommes font basculer le sort d'une bataille. La majorité des autres, la masse, ne fait que suivre, parfois d'assez loin, le mouvement général, sans aucune influence sur les combats en cours. Il décrit également très bien comment ce phénomène touche le fantassin comme le cavalier ou le pilote de chasse. Il précise bien que ces attitudes ne sont pas liées à l'époque, à l'armement ou au camp choisi dans la bataille. Les comportements observés sont tous assez semblables à travers les âges. L'évolution des technologies n'y changera finalement rien.

Au fil de son livre, Michel Goya nous révèle tout de même que la préparation à travers l'entraînement, la confiance en ses chefs et/ou en ses pairs sont des facteurs, entre autres, qui peuvent avoir une influence sur les résultats obtenus. De multiples critères jouent en effet un rôle qui peut être sensible dans l'obtention d'un résultat sur le terrain. La confiance précitée est un de ces critères, la maîtrise, les savoir-faire et l'expérience en sont d'autres.

L'auteur s'appuie en permanence sur des témoignages pour illustrer ses idées, ce qui est très agréable pour le lecteur. Il a étudié en profondeur de nombreux témoignages à travers une recherche historique d'une grande qualité. De nombreux extraits d'écrits récents, tirés des théâtres où l'armée française est ou était encore récemment engagée (Afghanistan, Mali) donnent une saveur particulière à la lecture. Par ailleurs, l'évocation d'événements antérieurs (Bosnie, Liban dans sa première phase) permet de faire un trait d'union entre

Sous le feu
La mort
comme
hypothèse
de travail

Michel Goya
Paris, Tallandier,
2014



la période contemporaine et l'histoire plus ancienne, notamment des deux guerres mondiales ou de la guerre de Corée. La référence fréquente aux armées étrangères, comme l'armée américaine, permet aussi de tirer des enseignements qui dépassent le seul cadre national. Michel Goya n'omet pas non plus d'évoquer le comportement de l'adversaire, de l'ennemi, ce qui complète parfaitement sa démonstration.

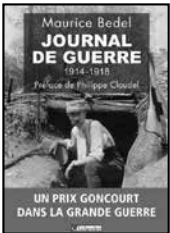
Enfin, il aborde dans une dernière partie les « reproches » qui peuvent être adressés aux chefs militaires et au monde politique. Il le fait à travers l'illustration d'exemples historiques (les mauvais choix), mais aussi en abordant, à travers une mise en garde, la prospective et les tendances qui pourraient remettre en cause la construction du bon soldat de demain. Cette démarche est courageuse de sa part. Elle rend aussi plus exhaustive sa brillante analyse.

Cet ouvrage d'une longueur adaptée se lit facilement et rapidement. Michel Goya est particulièrement crédible dans son témoignage pour trois raisons essentielles : il s'appuie sur une expérience personnelle réelle, riche et parfaitement décrite ; il a effectué un travail de recherche considérable qui lui permet de tirer des conclusions d'engagements différenciés dans les échelles du temps et d'intensité ; les témoignages sont nombreux, sobres et incontestables. Ce livre ne s'adresse pas uniquement à un public averti, connaisseur du monde militaire, mais aussi à une population civile éloignée des préoccupations de ce milieu, car il présente finalement l'homme face à une situation de stress, de crise, souvent poussée loin dans ses extrêmes.

Frédéric Gout

Journal de guerre. 1914-1918

Maurice Bedel
Paris, Tallandier,
2013



Un journal de guerre tenu par un médecin, écrivain et fin observateur des réalités. Un journal de guerre qui (ils sont finalement peu nombreux dans la masse des publications) nous entraîne du 1^{er} août 1914 au 15 décembre 1918.

Dans sa présentation de l'auteur, Chantal Verdon utilise abondamment les carnets et autres écrits d'avant 1914 et d'après 1918 afin de nous présenter celui qui fut aussi un grand défenseur de la langue française, ce qui permet de mieux cerner sa personnalité. Médecin aide-major au 170^e RI, la première phrase de la première page de son journal, à la date du 1^{er} août, donne le ton : « Dans le train qui m'emporte vers Nancy tout le monde est ivre. » Homme cultivé, Maurice Bedel ne se sent pas à l'aise au milieu de cette populace qui « gueule » *La Marseillaise*. Néanmoins, « tous nous avons la gaîté au cœur et la certitude de la victoire » (2 août). Les portraits de ses chefs, de ses pairs ou de ses hommes qu'il dresse au fil du temps sont rédigés avec la même franchise et le même style direct, de même que pour les Territoriaux, « affolés par leur responsabilité ». À partir du 23 août, la tonalité change : ce sont les premiers trains chargés de blessés puis la retraite, « lugubre », et les combats autour de Rambervillers. Commence alors une série de visites, plus ou moins spontanées, aux premières lignes (« Je suis retourné à la bataille, malgré la consigne. C'est d'ailleurs un plaisir de plus que d'y aller en désobéissant ») et la description de ce qu'il voit ou de ce que l'on lui raconte. Après une brève contre-offensive en direction de Baccarat à partir du 12 septembre, voilà dès le 15 l'organisation défensive du terrain et le 17 septembre « la guerre, c'est un jeu de cache-cache où les cachettes sont des tranchées ». Tout en assurant son service de médecin, régulièrement il « cherche une ruse pour s'approcher de la ligne de feu » et ces allers et retours permanents entre l'extrême avant et l'immédiat arrière-front nous donnent des descriptions saisissantes des fantassins ou des artilleurs.

Les Vosges, la Meuse, l'Aisne : entre les bombardements et les périodes en réserve à l'arrière, Maurice Bedel saisit la moindre opportunité pour se déplacer, voir d'autres lieux, d'autres personnes, d'autres formes de la guerre. Au fil des pages aussi, « la monotonie de ces jours de guerre durant lesquels il se tire à intervalles éloignés un coup de canon par-ci, un coup de canon par-là ». Mais bientôt, le retour aux tranchées, et cette alternance de séjours en ligne et de journées à l'arrière, avec des descriptions toujours différentes selon les lieux et les temps. Blessé en 1915, Bedel est évacué vers Lyon pendant que son régiment est dans les tranchées de Notre-Dame-de-Lorette. Un congé de convalescence de deux mois, qu'il supporte parfois difficilement loin de ses hommes et de ses camarades, et le retour à la fin du mois d'août : « Tous les officiers supérieurs du bataillon ont été tués ou évacués comme incapables. Les capitaines tués. Et tant de lieutenants ! Que reste-t-il de tous ces anciens ? » C'est ensuite le front de Lorraine, la pluie avant la neige et le verglas, la description des nouveaux matériels d'artillerie lourde, celle des gaz de combat et celle des travaux qui accompagnent les préparatifs d'une attaque. Le 23 février, il note qu'à « cent cinquante kilomètres du champ de bataille, la terre tremble, l'air est lourd de bruit » : c'est Verdun. Tout en pratiquant le ski, il commente le communiqué officiel, décrit les combats autour du linge, l'inanité de la presse parisienne : « Le journaliste a toujours flatté l'appétit sanguinaire du public. » Allant du poste de secours en ambulance de l'avant à l'arrière, il voit tout dans son secteur et note tout. Ses propos se font de plus en plus critiques ou pessimistes, mais il ne renonce pas pour autant à sa curiosité d'esprit.

Au début de septembre 1916, on lui annonce son départ pour le Maroc et il quitte ses tranchées (« Enfer, tu m'as élevé au-dessus des misères. Tu m'as élevé également au-dessus de la pitié. Et cela, Enfer, je ne te le pardonnerai jamais. »). Il y arrive le 15 pour être affecté à sa demande « au 3^e bataillon de tirailleurs marocains qui opère dans le Moyen-Atlas ». Dans un tout autre environnement, avec des soldats bien différents et à l'occasion d'engagements qui relèvent de la pacification (parfois rude), il poursuit son récit, multiplie les descriptions, sur les habitations, les modes de vie, les opérations et le quotidien des groupes mobiles. En mai 1917, c'est le retour dans l'Hexagone, une tentative de torpillage de son navire et la description de Gibraltar où « la puissante Angleterre est là qui veille ». C'est alors le front de l'Aisne : « L'Allemand a condamné ce pays à la peine de mort. Le pays a été exécuté ; et la terre est morte, et les maisons sont mortes, et les rivières sont mortes, et les champs sont morts. » Un séjour à Soissons avant le Moulin de Laffaux, les offensives allemandes du printemps 1918, l'arrivée des Américains et, le 20 juillet, les premiers échos de la contre-offensive de Villers-Cotterêts. Le ton change, les phrases deviennent brèves, la guerre de mouvement reprend. Le 13 octobre, on annonce que les Allemands acceptent de discuter des conditions de paix. Désormais, quelques mots jetés rapidement sur le papier entre deux informations (ou rumeurs) sur les conversations d'armistice. Le 10 novembre encore : « La guerre sera longue, mais la victoire est sûre. » Mais rien le lendemain 11, rien avant le 15 novembre pour noter le décès d'un proche six semaines plus tôt. Et à aucun moment dans les dernières lignes il n'écrit le mot paix ou un quelconque synonyme.

Un très beau et très grand témoignage qui doit impérativement être connu de tous les amateurs, étudiants, chercheurs. Dès à présent un incontournable.

PTE

**Mémoires
de guerre**
T. I 1919-1941
T. II 1941-1945

**Winston
Churchill**
Paris, Tallandier,
2013



Entre 1948 et 1953, Winston Churchill a rédigé et publié ses *Mémoires de la Seconde Guerre mondiale*, en six volumes de deux tomes chacun. Une première version abrégée est éditée en 1959, traduite en français et éditée en 2009. De nombreux passages sont supprimés et le texte est remanié pour respecter la chronologie et les proportions puisque le plan de Churchill est conservé. Cette édition présente une nouvelle traduction réalisée par François Kersaudy : « On retrouvait dans les volumes ultérieurs de l'édition française la langue fragile, les expressions familières, les approximations et les contresens désastreux émaillant les premiers tomes » (tome II, p. 17). Spécialiste d'histoire diplomatique et militaire, auteur notamment d'une biographie de Churchill parue en 2009, Kersaudy a également annoté cette nouvelle édition. Ces notes sont à la fois passionnantes et précieuses : très limitées, elles n'alourdissent pas le texte mais le remettent utilement en perspective. En effet, dans ses *Mémoires*, Churchill ne peut pas tout, par exemple, « [il] ne peut dire qu'il le savait [l'attaque imminente de la Crète par des troupes aéroportées allemandes] grâce aux interceptions par Ultra des transmissions de la machine allemande Enigma » (tome II, p. 66). « En décembre 1952, d'autres commentaires très peu flatteurs sur l'inaptitude politique du général Eisenhower ont été expurgés *in extremis*, celui-ci venant d'être élu à la présidence des États-Unis... » (tome 2 p. 906). François Kersaudy nous montre aussi que Churchill ne veut pas tout dire : « Notre stratège enthousiaste omet de citer ici les innombrables objections présentées par les chefs d'état-major à ces plans churchilliens entre 1941 et 1943 » (tome II, p. 276). Des erreurs factuelles sont également corrigées : « En dépit d'une légende tenace, le général Rommel n'a jamais participé au complot contre Hitler. [...] Churchill a sans doute été influencé par l'ouvrage du premier biographe britannique de Rommel, Desmond Young, qui avait fait de Rommel un héros de la résistance dès 1950, sans connaître l'envers du décor » (tome II, p. 61). Enfin, son action est parfois remise à sa place : « Comme à Yalta, Churchill donne l'impression d'avoir maîtrisé les négociations de bout en bout, mais plus encore qu'à Yalta, il semble les avoir abordées avec un certain dilettantisme » (tome II, p. 954).

Ces notes très complètes éclairent donc *Les Mémoires* de Churchill, texte écrit en suivant la méthode employée par Daniel Defoë dans ses *Mémoires d'un cavalier* : rattacher l'exposé et la discussion de grands événements d'ordre militaire et politique au fil de l'expérience personnelle d'un individu (tome I, p. 23). Churchill s'entoure d'assistants, à la fois militaires et civils, qu'il appelle le « consortium » et qui sont chargés des recherches des documents d'archives (reproduits dans *Les Mémoires* et accompagnés de cartes), puis de la rédaction des grandes lignes en s'appuyant également sur les souvenirs dictés par le Premier ministre. Le texte écrit par ce dernier à partir de cette base est envoyé pour relecture à des généraux, ministres, parlementaires, historiens, diplomates et à tous ceux qui ont travaillé à ses côtés durant la guerre. Puis il est censuré par les services secrets, comme on l'a vu, mais aussi par Churchill lui-même.

Néanmoins, ces *Mémoires* ne sont nullement aseptisés et il faut les lire pour des raisons très diverses. Bien que Churchill précise qu'il s'agit d'une contribution à l'histoire et non d'une œuvre d'historien, c'est un témoignage historique qui commence en 1919 – parce que Churchill considère que la Seconde Guerre mondiale est une continuation de la Première, une nouvelle guerre de Trente Ans – et s'achève en 1945. Les descriptions sont précises – par exemple le sauvetage de Dunkerque ou l'organisation logistique du débarquement en Normandie – et la vision est limpide : « Après la fin de la Grande Guerre de 1914, les hommes eurent la conviction profonde et l'espoir presque universel que la paix régnerait dans le monde. Cette aspiration de tous les peuples aurait pu être aisément satisfaite si l'on s'en était tenu à de justes principes, avec le secours

du bon sens et de la sagesse. [...] Cette guerre avait opposé, non des gouvernements, mais des peuples; toute l'énergie vitale des plus grandes nations s'était déversée en furie et en carnage. [...] L'époque des traités d'Utrecht et de Vienne était bien révolue, où des hommes d'État et des diplomates distingués, qu'ils soient vainqueurs ou vaincus, se réunissaient pour débattre courtoisement et refaire le monde sur des bases consensuelles, loin du vacarme de la démocratie. Les peuples, emportés par leurs souffrances et par l'inspiration d'enseignements de masse, se dressaient par millions pour exiger une vengeance exemplaire» (tome I, pp. 30-31).

Churchill est un chef de guerre : il assiste aux batailles, parfois contre l'opinion de son entourage ; on le voit choisir les hommes, se déplacer énormément malgré des problèmes de santé, mettre en place des stratégies et évaluer les événements avec rapidité. Ainsi, à la nouvelle de l'attaque de Pearl Harbor, il écrit : «Aucun Américain ne m'en voudra de proclamer que j'éprouvai la plus grande joie à voir les États-Unis nous rejoindre ; je ne pouvais prévoir le déroulement des événements, je ne prétends pas avoir mesuré avec précision la puissance guerrière du Japon, mais je compris dès cet instant que la grande République américaine était en guerre, jusqu'au cou et jusqu'à la mort. Ainsi, nous avions fini par l'emporter ! [...] Après dix-sept mois d'un combat solitaire, [...] nous avions gagné la guerre. L'Angleterre survivrait» (tome II, p. 173).

Churchill est également un homme politique pendant les années de guerre et il évoque ses interventions au Parlement, les oppositions et les soutiens qu'il y rencontre, le fonctionnement des institutions en temps de guerre : «Jamais un Premier ministre anglais n'avait reçu de ses collègues du Cabinet l'aide loyale et sincère que m'apportèrent pendant les cinq années suivantes ces hommes venus de tous les partis de l'État» (tome I, p. 406). Il évoque sa défaite aux élections en 1945 de manière très rapide : «Après quoi, tous nos ennemis s'étant rendus sans conditions ou étant sur le point de le faire, j'ai été immédiatement congédié par les électeurs britanniques et écarté de la conduite de leurs affaires» (tome I, p. 379). Et y revient en quelques pages à l'extrême fin des *Mémoires*.

Après la guerre, Churchill est toujours un homme politique, chef de l'opposition ; il ménage ses collègues de l'opposition sur leur rôle joué pendant la guerre. Ainsi, Lord Halifax n'est pas cité lorsqu'il évoque les éventuelles tentatives de discussion avec les Allemands en juin 1940, lui qui était favorable à un contact indirect avec les Allemands. Mais comme l'indique François Kersaudy : «Si Churchill choisit d'effacer cet épisode, c'est que Halifax est resté très influent au sein du parti conservateur en 1948 et qu'il importe de le ménager» (tome I, p. 507).

Churchill parle également de lui – «On a publié tant de fables au sujet de ma prétendue aversion pour des opérations de grande envergure sur le continent qu'il importe de rétablir la vérité» –, décrit les hôtels dans lesquels il loge, l'organisation de ses déplacements d'un bout du monde à l'autre, les moments où il peint, le rôle de son fils et de son épouse : «Mon épouse ressentait profondément combien notre incapacité à aider militairement la Russie dérangeait et tourmentait notre peuple. [...] [Elle] fut invitée [...] à prendre la tête d'une campagne en faveur de l'aide à la Russie» (tome II, p. 139).

Enfin, l'humour légendaire de Churchill transparait également. Comme, par exemple, à propos de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne envoyée à l'ambassadeur du Japon : «D'aucuns se sont offusqués de ce style cérémonieux ; mais après tout, quand vous devez tuer quelqu'un, rien ne coûte d'être poli» (tome II p. 175). Ou pour décrire Lord Mountbatten : «Il est ce que j'oserai appeler – tant pis pour les puristes – un "triphilien complet", c'est-à-dire qu'il est également à son aise dans les trois éléments : la terre, l'air et l'eau, et il a également l'habitude du feu» (tome II, p. 527).

C'est donc pour une raison connue mais peut-être oubliée – la qualité du texte de Churchill –, mais aussi pour une raison nouvelle – la qualité de la traduction et des notes de François Kersaudy – qu'il ne faut pas hésiter à se plonger – ou se replonger – dans *Les Mémoires de guerre*.

Évelyne Gayme

La Bataille des Ardennes

15/12/44-31/1/45
La dernière folie de Hitler

Guillaume Piketty

Paris, Tallandier, 2013



Dans les dernières semaines de la Seconde Guerre mondiale, alors que la victoire alliée semblait acquise, Hitler, après une préparation dans le plus grand secret, lance une offensive éclair massive dans les Ardennes en pleine tempête de neige. Cette attaque surprend et bouscule les GI. L'aviation alliée ne peut intervenir en raison des conditions météorologiques particulièrement éprouvantes. Des milliers d'Américains se rendent. L'angoisse étroit les jeunes recrues peu habituées à combattre, dans le froid glacial, des divisions SS surentraînées. Celles-ci sont même à un moment toutes proches de la victoire, mais elles vont se heurter à une résistance acharnée qui fera de ces semaines terribles le symbole de l'héroïsme et de la ténacité américaine.

Le lecteur est pris au piège du récit de ces jours qui voient se succéder attaques, contre-attaques meurtrières (près de deux cent mille morts) de tanks mais aussi de corps à corps. Le froid sibérien, la neige sidérante, le verglas immobilisant les véhicules sont autant des auxiliaires bienvenus que des obstacles majeurs pour les combattants.

Les conflits d'egos, entre Montgomery et Eisenhower témoignent de la difficulté des décisions stratégiques aux moments clés. Même si l'issue de cette bataille est connue, la lecture de ce livre est celle d'un thriller éprouvant et passionnant. Mais le lecteur est un peu perdu devant l'abondance de détails opérationnels mêlant numéros de divisions blindées, réserves, destructions et reconstructions de régiments, et perd pied devant cette avalanche de détails.

Cette bataille a épuisé les ultimes régiments d'élite allemands et a contribué ainsi au déferlement à l'est des armées russes. Elle constitue le combat le plus spectaculaire de la Seconde Guerre mondiale. L'auteur a le don rare de rendre vivant cet épisode marquant en lui conférant autant un aspect d'épopée qu'une rigueur historique.

Didier Sicard

La Première Guerre de Charles de Gaulle, 1914-1918

Frédérique Neau-Dufour

Paris, Tallandier, 2013



Agrégée et docteur en histoire, Frédérique Neau-Dufour a été en charge de La Boisserie et responsable de la mise en place du Mémorial de Gaulle à Colombey-les-deux-Églises. Déjà auteure de plusieurs ouvrages sur la famille de Gaulle, et ses femmes en particulier, elle était toute désignée pour rédiger cette « tranche de biographie », car « la Première Guerre mondiale demeurait un sujet marginal dans l'ensemble des études gauliennes ».

À partir de nombreuses sources encore inexploitées, en particulier des correspondances et des archives familiales, mais aussi les archives des camps de prisonniers où le capitaine de Gaulle fut détenu, elle retrace l'ensemble du parcours de celui-ci pendant la Grande Guerre. Ce récit nous entraîne de la 12^e compagnie du 33^e RI sur la Meuse en août 1914 à la Pologne de 1920, où une puissante mission militaire française contribue au « miracle de la Vistule ». À partir des correspondances évoquées, du journal de marche de l'unité, du carnet personnel du lieutenant puis capitaine de Gaulle, elle traite dans le détail des opérations de 1914 et de 1915 auxquelles participe le futur chef de la France libre, mais avec les limites inhérentes à cette vision « par le bas » : aussi prémonitoires que puissent être ses réflexions, un jeune lieutenant est relativement mal placé pour élaborer une théorie de la guerre à l'échelon d'un

théâtre d'opérations. Même de Gaulle ! Certaines observations d'un jour ne sont plus valables la semaine suivante, tandis que d'autres se révéleront pertinentes. C'est le lot commun de très nombreux carnets et journaux personnels.

En fait, comme beaucoup de ses contemporains, de Gaulle reproche à Joffre de ne pas lancer d'offensive plus puissante encore et imagine que le but de la France serait « de rejoindre les troupes russes à travers l'Allemagne ». Sa prise de conscience de la guerre de position, le 15 novembre 1914, n'a rien de particulièrement précoce ou original par rapport à beaucoup d'autres officiers et généraux. Après Mesnil-lès-Hurlus en 1915, déjà blessé deux fois au feu, il arrive en 1916 dans le secteur de Verdun. Frédérique Neau-Dufour signale à très juste titre les réserves qu'il faut avoir à l'égard des critiques des antigauillistes forcenés relatives à cet épisode, et rappelle la nécessité de croiser les sources et témoignages. Elle nous présente aussi un de Gaulle ignoré, qui « sait se montrer de bonne compagnie avec ses camarades », « bon vivant, sociable, sachant s'amuser », loin de l'image austère et parfois glaciale du futur chef de corps à Metz par exemple. L'épisode de Verdun fait bien sûr l'objet de deux chapitres en tant que tels, qui décrivent par le menu les circonstances dans lesquelles il est fait prisonnier. À nouveau, Frédérique Neau-Dufour n'hésite pas à confronter les sources et donne des combats une présentation tout à fait crédible.

La deuxième grande partie de l'ouvrage s'attache donc à l'expérience vécue dans les camps de prisonniers, aux tentatives successives et infructueuses d'évasion, au régime de détention (de plus en plus contraignant) et aux personnages que croise de Gaulle, aux activités des officiers prisonniers (dont le tennis et l'escrime) et aux longues heures de lecture ainsi qu'aux exposés et conférences qu'il prépare pour ses camarades. Constatons néanmoins que lorsqu'en 1915 « de Gaulle énonce une loi, celle de l'économie des forces », il n'y a toujours pas là quoi que ce soit d'original et que cette référence est non seulement admise mais prônée par la quasi-totalité des chefs militaires et des officiers. L'ouvrage se termine sur la libération de De Gaulle et une rapide évocation de sa participation à la mission militaire française en Pologne, annonciatrice d'une « guerre de trente ans » souvent évoquée depuis.

Un bel ensemble de notes et références, une chronologie, quelques cartes, une solide bibliographie et un index terminent ce volume très intéressant. L'auteure est visiblement en empathie avec son sujet, mais elle livre ici un ouvrage passionnant qui replace la vie du fondateur de la V^e République dans son temps long, décrit une page très peu connue de son histoire et fait prendre conscience d'un certain nombre d'éléments marquants. Un livre à lire.

PTE

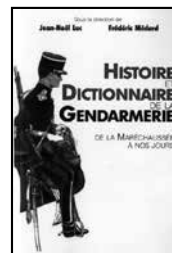
« Ouaouh ! » Est-il possible de commencer une analyse critique d'un ouvrage dans la revue *Inflexions* par cette onomatopée ? Pourtant, c'est bien cette exclamation qui vient naturellement aux lèvres lorsqu'on aborde pour la première fois cet *Histoire et Dictionnaire de la gendarmerie*. D'abord parce qu'arriver à concilier dans un même livre un dictionnaire et une partie très littéraire est assez original, ensuite parce que s'essayer à dresser un panorama lisible d'une institution comme la gendarmerie est source d'inquiétude pour qui possède un minimum de connaissances en histoire militaire ou politique françaises. L'inquiétude ne porte pas tant sur la qualité de la prestation que sur l'éventualité d'une langue de bois administrative et bienveillante à l'égard de l'institution, dame au cuir pourtant suffisamment tannée pour qu'on puisse porter sur elle à la fois un regard attendri et une critique réelle.

Cette exclamation première traduit bien l'intérêt et l'inquiétude. Première ouverture de l'ouvrage, au hasard : « Petit-Clamart (attentat du) » ; « Tiens, ils y

Histoire et dictionnaire de la gendarmerie De la maréchaussée à nos jours

Jean-Noël Luc et Frédéric Médard (dir.)

Paris, Éditions Jacob-Duvernet/ ministère de la Défense, 2013



étaient ? », me souffle à l'oreille un camarade. De quel côté ? se demande-t-on aussitôt. L'article renvoie en fait à un autre article, celui décrivant la carrière de l'adjudant-chef Francis Marroux, ce gendarme qui a sauvé la vie au général de Gaulle et à sa femme, en sortant la DS qu'il conduisait en dehors du champ de tir des comploteurs jusqu'au terrain de Villacoublay, malgré deux pneus crevés. Voilà le ton donné pour le dictionnaire de trois cent onze entrées. L'histoire qui fait découvrir des acteurs anonymes. Forcément cela attire et pousse à parcourir un peu plus : chevaux, hélicoptère, Juvaquatre, étendard, Ouvéa... Justement Ouvéa : à quel panégyrique se livre-t-on dans cette entrée de deux bonnes pages ? Panégyrique ? Mais non, une présentation sobre des faits, de la polémique qui a suivi après la mort du chef des indépendantistes et surtout la conclusion judiciaire. Car n'oublions pas que cet ouvrage est écrit en grande partie par des gendarmes (dix-neuf auteurs sur trente). La loi, la référence réglementaire sont toujours sous-jacentes, voire citées comme dans l'article portant sur les « instances de représentation et de participation (IRP) » ou celui sur « l'intelligence économique », ou encore celui sur le « barrage routier ». Après Ouvéa, on pense forcément au GIGN, que l'on cherche désespérément comme entrée dans le dictionnaire, mais que l'on retrouve à « Irlandais de Vincennes (affaire de) », mais aussi dans la partie historique (pp. 91-92). Les parties sombres de l'Arme ne sont évitées ni dans cette première partie ni dans le dictionnaire. « Paillotes (affaires des) », occupation, épuration, collaboration se mélangent à des narrations ou des images plus classiques de la gendarmerie comme le « taconnet » qui est préféré au « chapeau de gendarme » lorsque l'on veut doter les officiers de l'EÖGN d'un uniforme de prestige.

La partie historique est très classique dans sa forme. Elle balaie toute l'histoire de l'Arme en profitant des travaux menés par le service historique de la gendarmerie, la Société nationale de l'histoire et du patrimoine de la gendarmerie, et l'université de Paris-Sorbonne. Nous avons donc le fruit d'un riche travail universitaire, du solide. Dans la deuxième partie, la continuité entre la maréchaussée et la gendarmerie dans l'utilisation des techniques de police scientifique, des unités spéciales d'intervention est bien soulignée. Les sauveteurs ne sont pas oubliés. Les crises de l'institution de 1989 et 2001 ne sont pas éludées. Les derniers thèmes abordés par la troisième partie sont en revanche plus novateurs : « Des pieds nickelés à l'enquête corse », après un chapitre consacré à « La figure du gendarme au miroir des formes littéraires », « Les gendarmes dans le septième art » nous permet de retrouver *Les Gendarmes de Saint-Tropez*, mais aussi des films des années 1930 plus ou moins tombés dans l'oubli, avant d'aborder *L'Assaut* ou *L'Ordre et la Morale* qui retracent plus récemment une partie de la vie du GIGN. *Une Femme d'honneur* sert d'accroche au chapitre « Les gendarmes du petit écran », qui souligne comment la gendarmerie utilise cette série au profit de son image. Jean-Noël Luc, le coordonnateur de la partie historique, et Hélène de Champchesnel, coauteure de ce dernier chapitre, soulignent qu'aucune autre série ne met en scène des gendarmes. Les producteurs préfèrent en effet utiliser le thème de la police qui permet « de se placer sur le terrain des omniprésentes séries américaines, où les enquêteurs sont toujours des civils ».

Même si le lecteur averti aimerait plus de détails encore dans la partie historique, notamment sur les relations entre la gendarmerie et l'armée de terre, plus d'entrées dans le dictionnaire, plus d'analyse sur le devoir de réserve, il est indéniable que cette initiative, indépendante de la hiérarchie de la gendarmerie, représente un excellent travail. Du fond qui laisse espérer une expression des gendarmes dans la revue *Inflexions*. Du fond qui se lit soit en picorant, soit en étudiant. Un document à conseiller et à offrir à tous, surtout aux plus jeunes. Le « Ouah ! » initial inquiet se transforme en « Ouah ! » admiratif devant le résultat de ce travail. Voilà du bel ouvrage à donner en exemple aux autres armées.

Jean-Luc Cotard

Jean-François Copé a porté le projet de création du musée de la Grande Guerre à Meaux à partir d'une des plus importantes collections de documents sur la Première Guerre mondiale. Depuis cette ville symbole de la bataille de la Marne, les auteurs reconstituent cet affrontement historique qui a changé le cours de l'histoire. On sait en effet que l'offensive allemande d'août 1914 avait suscité à peu près les mêmes conditions d'effondrement de l'armée française qu'en 1940. Il a fallu cette erreur stratégique majeure des Allemands, qui se sont soudain détournés de Paris pour s'infléchir vers le sud-est et aller à la rencontre des 3^e, 4^e et 5^e armées françaises pour que le destin change soudain. Jugeant Paris sans défense, les armées allemandes pensent en effet obtenir une victoire totale en effondrant le front est. Mais le 6 septembre 1914, l'attaque française surprend l'armée allemande sur son flanc. Celle-ci, craignant soudain l'encerclement, s'arrête. Débute alors la guerre de tranchées. L'épisode des taxis de la Marne est rendu à sa juste valeur plus modeste que l'historiographie héroïque. L'ouvrage est très pédagogique, facile à lire, avec une iconographie claire, originale, et des cartes explicatives du mouvement des armées. Je regrette que le rôle majeur de Gallieni dans la défense de Paris, la mobilisation des réserves et la décision d'attaque de l'armée allemande soit un peu négligé au profit de Joffre et de Foch dont les erreurs stratégiques initiales auraient pu être dramatiques. Cet ouvrage n'a pas la prétention d'être scientifique, mais il aborde avec sérieux et clarté une page brillante de l'histoire de notre armée.

Didier Sicard

Loin des grandes monographies consacrées à telle ou telle bataille, telle unité ou tel personnage de premier plan, Pascal Wion nous offre la possibilité de redécouvrir la Grande Guerre sous un angle un peu oublié, celui de la musique. Passionné de chants militaires et grand collectionneur de partitions, l'auteur livre en fait ici une très fournie *Histoire de la Grande Guerre au travers des chansons de l'époque*. L'ouvrage est bienvenu, car si la mémoire collective se souvient de quelques chansons célèbres comme *Quand Madelon* ou *La Chanson de Craonne*, il faut bien avouer que l'essentiel des autres a été oublié. Ce constat s'explique par le fait qu'étant spécifiques, « endémiques » à la Première Guerre mondiale, elles ne lui ont pas survécu. Ainsi, même les armées actuelles n'ont plus dans leurs chants de tradition de témoignages très ancrés dans leur temps, à l'instar de *Guyenemer et Londres vengés* et *Nous irons jusqu'à Berlin*.

Pascal Wion nous permet donc de redécouvrir plus de cent cinquante chansons pour la plupart rarement citées. Elles sont classées à la fois par ordre chronologique, de 1870 à 1918 (il parle donc des chansons de la période 1870-1914, ce qui est appréciable), et thématique (les tranchées, l'arrière, le bilan de la guerre...). Leurs paroles, les circonstances de leur création et leurs illustrations souvent reproduites éclairent donc le lecteur sur 14-18 et les conditions de vie, de combat ou de mort des soldats. À l'heure de fêter le centenaire de la période étudiée, ce biais permet de mieux la comprendre et l'envisager, surtout si l'on considère que le chant en fait partie intégrante.

Au final, ce livre s'adresse à la fois aux amateurs d'histoire militaire, culturelle ou populaire et aux mélomanes. Grâce à lui, toute une époque revit. On regrettera juste que l'ouvrage ne traite presque que les chants français, les autres mis en regard, notamment ceux de l'adversaire, auraient permis d'intéressantes mises en perspective. Quelques reproductions de partitions auraient aussi été appréciées. Il ne reste plus qu'à espérer que ce bel ouvrage donne envie d'enregistrer à nouveau certains des airs présentés...

Jean-Baptiste Murez

La Bataille de la Marne
Jean-François Copé avec la collaboration de Frédéric Guelton
Paris, Tallandier, 2013



Armée de terre | Télécharger

14-18. La Victoire en chantant
Histoire de la Grande Guerre au travers des chansons de l'époque

Pascal Wion
Paris, Imago, 2013



**La
Campagne
de France,
1814
L'impossible
victoire**

Yves Jégo
Paris, Tallandier,
2013



Son autorité entamée (ses subordonnés refusent de lui obéir), le moral du pays atteint (pas de soutien explicite du peuple au début de l'invasion), l'équipement et l'entraînement des Marie-Louise laissant à désirer, Napoléon va, avec au mieux soixante mille hommes et quelques fidèles, faire trembler pendant plusieurs mois les souverains européens... jusqu'à l'inéluctable. D'une grande facilité de lecture, ce récit bien écrit et bien documenté de l'avant-dernière campagne de l'Empereur insiste beaucoup sur les difficultés rencontrées par ce dernier, mettant d'autant plus en valeur ses qualités militaires. L'approche est originale en ce qu'elle accorde beaucoup d'importance à l'aspect moral et psychologique. Plusieurs points intéressants sont à noter : le récit des exactions des forces ennemies sur le territoire national et la réaction des Français ; les refus d'obéissance inattendus (Eugène de Beauharnais, Augereau...), qui privent l'Empereur de soixante-dix mille à cent mille hommes ; l'incapacité des élites politiques et militaires à l'épauler ; les trahisons, dont celles de sa famille ; son souci de sauver d'abord sa dynastie plus que son pays. D'autres points portent à critique : les supputations sur la psychologie de l'Empereur et sur son état d'esprit ; quelques longueurs dans les citations.

Philippe Mignotte

**La Grande
Guerre
Fin d'un
monde, début
d'un siècle**

**François
Cochet**
Paris, Perrin, 2013



Pouvoir rédiger, avec un sens aigu de la synthèse, une vaste histoire de la Première Guerre mondiale qui embrasse aussi bien les questions militaires que les problématiques de l'arrière, les sujets politiques que les aspects techniques, les contraintes diplomatiques que les évolutions sociales et culturelles, n'est pas donné à tous. Il faut, pour réussir ce difficile exercice, une connaissance approfondie de toute la période, afin d'intégrer au bon moment dans le tableau d'ensemble les paramètres les plus divers, mais il est tout aussi indispensable de n'avoir aucune « œillère » intellectuelle, afin de pouvoir restituer avec la plus grande finesse possible des réalités parfois fort différentes selon les lieux et les temps. Il fallait donc que François Cochet, dont les publications de référence sur la Grande Guerre se succèdent depuis une vingtaine d'années et qui anime à Metz les travaux universitaires les plus dynamiques sur l'histoire des conflits (comme le cycle « Expérience combattante » depuis 2010), mette tout son savoir et sa passion dans le projet. Le résultat est à la hauteur des attentes.

Dans un style dense et sobre qui n'abuse pas d'un vocabulaire inutilement intellectualisé, il dresse une large fresque de l'ensemble de la période, de la question des origines de la guerre à celle des conséquences des traités de paix. Son travail offre également l'intérêt de ne pas se limiter à l'étude du front occidental et de prendre en compte, au fur et à mesure des événements, les théâtres d'opérations extérieurs, européens, africains et asiatiques, sans oublier la guerre navale. De même, au fil d'un discours logiquement chronologique, il aborde les questions les plus diverses en revenant aux sources et en replaçant les événements dans leur contexte. La deuxième partie, « L'été le plus meurtrier », comprend ainsi un chapitre consacré à « La course à la mer, une fiction mémorielle », mais aussi un sur les exactions allemandes dans les territoires occupés ou un autre sur la mise en place du discours de propagande. En neuf grandes parties (« Pourquoi la guerre ? », « L'été le plus meurtrier », « 1915 : la guerre s'invente dans les tranchées », « 1915-1916 : les sociétés dans la guerre », « 1916-1917 : le temps des hyper batailles », « Hommes à la peine dans la tourmente des hyper batailles », « Désarrois, révolutions et paix (1917-1918) : les fronts intérieurs », « 1918 : comme en 14 ? » et « 1919 et après »), il aborde les sujets les plus variés. Parmi ceux-ci, sans jamais oublier les grandes batailles du front de France, on relève par exemple les fronts orientaux et turcs, le financement de la guerre, les adaptations doctrinales,

les protestations contre la guerre, le traitement des blessés, la situation des prisonniers, les échecs des tentatives officielles ou officieuses de paix, la question du moral et celle des opinions publiques, les combats de l'armée italienne et ceux des Américains, la problématique des démobilisations dans des sociétés traumatisées, le phénomène des anciens combattants...

Au fur et à mesure que se développe le récit, l'auteur n'hésite pas à remettre en cause nombre d'idées reçues. Sur les réactions des soldats face au mur de feu auquel ils sont confrontés dès les premiers combats, il rappelle cette réalité des unités en campagne : « L'homme n'est jamais seul... En permanence sous le regard des camarades de combat ou des chefs de contact, le soldat ne réagit pas comme un individu, mais comme l'élément constitutif d'un tout. Se poser la question fondamentale des raisons qui ont fait tenir les soldats durant les quatre années de la Grande Guerre en ignorant cette dimension expose à de graves incompréhensions. » Comparant le front occidental et le front oriental, il souligne que « la densité des troupes qui sont en confrontation est assez radicalement différente à l'Est par rapport à l'Ouest. Lors de l'année 1915, alors que cent dix divisions alliées font face à cent divisions allemandes sur le front de l'Ouest (soit approximativement six kilomètres trois cents linéaires par division alliée), sur le front oriental, les empires centraux opposent quatre-vingt divisions aux quatre-vingt-trois divisions russes (soit près de vingt kilomètres linéaires par division)... Au plan tactique, la moindre occupation des sols débouche sur des comportements fort différents également ». A propos du rôle des journaux, il observe que « la presse généraliste évite de choquer son lectorat en fonction de ses attentes supposées relues par les journalistes. Le conformisme s'impose donc aux dépens de l'information. Car la presse fonctionne d'abord et avant tout sur le principe de l'entreprise capitaliste qui doit faire des bénéfices. Durant la Grande Guerre, elle accepte donc, par peur de disparaître au vu de la raréfaction des lecteurs mobilisés et de la production de pâte à papier, de se conformer au discours ambiant ». Il souligne toute la complexité et parfois les ambiguïtés de la bataille de Verdun où « la plupart des combats, à l'exception des "grands coups" du 21 février ou de la reconquête de Douaumont, n'ont concerné que des unités élémentaires », car paradoxalement, dans cette titanesque bataille de dix mois, « la compagnie constitue l'unité de référence, comme souvent. Les échelons supérieurs, régiment, brigade et *a fortiori* division, ignorent le plus souvent la réalité locale du combat ». Plus loin, s'intéressant au développement du travail des femmes, il rappelle que celui-ci était déjà une réalité, en particulier en Allemagne, avant le conflit. De même, il « décortique » les ressorts de l'instrumentalisation politique (y compris américano-américaine) des combats de Bois Belleau ou du saillant de Saint-Mihiel : « En d'autres termes, l'AEF a besoin d'actions d'éclat pour se construire des mythes guerriers. » Les citations pourraient ainsi être multipliées, sur tous les sujets et dans tous les domaines.

Accumulant les exemples précis, les données chiffrées, les références les plus diverses (on apprécie les nombreuses citations et la longue bibliographie finale), cette *Grande Guerre* de François Cochet, qui ne s'arrête jamais à la seule répétition de considérations communes, doit indiscutablement marquer par son ampleur et sa qualité les publications du centenaire. Tel spécialiste de tel sujet pourra bien sûr regretter que son thème de prédilection ne soit pas davantage fouillé, c'est légitime. Mais tel n'était pas le but de cet ouvrage. En ouvrant aussi largement le champ de ses questionnements, en intégrant chaque problématique dans son environnement et en dénouant l'écheveau des interactions entre les différentes disciplines et les différents niveaux d'analyse, l'auteur nous propose une indiscutable, et rare, synthèse de référence, qui doit impérativement figurer dans toute bonne bibliothèque, généraliste ou spécialisée.

PTE

1940 et si la France avait continué la guerre...

Jacques Sapir,
Franck Stora
et Loïc Mahe
(s.d.)

Paris, Tallandier,
2013



Dense et fortement documentée, cette uchronie est écrite néanmoins dans un style accessible. Deux manières de la lire peuvent être retenues : au fil du texte comme une fiction politique et historique, en se laissant porter par le récit, ou en s'appuyant sur une documentation solide pour suivre et comprendre la totalité de cette création et la qualité des références, en particulier dans le monde politique, tant français que chez nos alliés ou ennemis de l'époque. S'adressant plutôt à des amateurs éclairés, cette histoire revisitée aborde non seulement les sujets militaires, mais aussi économiques, industriels, commerciaux, politiques et institutionnels posés par l'établissement du gouvernement français à Alger et par le maintien dans la guerre de l'armée française, en particulier sa Marine et une partie de son aviation. Non dénuée d'humour dans ses nominations (la redistribution des rôles peut parfois faire sourire) ou dans certaines références au futur (qui est notre passé), elle paraît plausible même si l'option choisie paraît quelque peu optimiste ! Certains esprits critiques pourront, par ailleurs, y trouver, à travers les failles soulignées du système de l'époque, des parallèles intéressants avec notre actualité... Aucune erreur technique ne vient ternir cet ouvrage très complet. La connaissance des matériels de l'époque, des interactions économiques internationales (le financement d'usines d'aviation et de matériels militaires par la France aux États-Unis par exemple), des capacités respectives des marines ou des aviations impliquées rend ce travail particulièrement intéressant. Tant pis si nos élites en prennent pour leur grade ! Se terminant le 31 décembre 1940, la suite promet des développements captivants, s'écartant au fil du temps de la réalité connue. La part d'imagination sera un piment intéressant... Une petite critique cependant : une comparaison entre la situation réelle fin 1940 et celle du livre, agrémentée d'un tableau récapitulatif, permettrait de conclure cette étape avec des idées claires, en particulier pour les non-initiés.

Philippe Mignotte